

Le vol des oiseaux

Annick Thérien

Number 93, Spring 2002

Mon coup de coeur

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14574ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Thérien, A. (2002). Le vol des oiseaux. *Moebius*, (93), 141–147.

ANNICK THÉRIEN

Le vol des oiseaux

J'ai beaucoup de chance. Contrairement à bien d'autres, j'ai un petit chez-moi, bien modeste il est vrai, mais c'est chez moi.

Je suis arrivé il y a tout juste sept ans avec quelques amis au moment du grand exode. Aujourd'hui, en comptant les enfants, on recense 2234 habitants exactement. Ceux qui avaient de petits animaux ont dû s'en départir. Espace oblige. Même si le parc est grand (au début, il nous paraissait immense), il semble rétrécir de jour en jour.

Mon ami Ben vit à l'extrémité ouest, entre l'ancienne piscine désaffectée et le potager. Tous les jours, je lui rends visite. Au début, j'apportais quelques bricoles récupérées dans les poubelles pour ses deux enfants mais aujourd'hui les enfants ont grandi, les jouets ne les intéressent plus beaucoup et de toute façon il est impossible de trouver le moindre colifichet; quant aux poubelles, elles servent de foyer les soirs de grand froid.

Moi, je vis dans un carré de ciment de trois mètres sur trois. Le sol est pavé et j'ai le très grand privilège de posséder deux murs, également en ciment. Mon logis servait autrefois de fontaine et je peux y suspendre mes vêtements le soir, de sorte que le matin, s'il n'a pas trop plu durant la nuit et si j'ai bien tiré la toile de plastique qui me sert de toit, je les retrouve frais, pas trop froissés. Ce détail a son importance. C'est le signe infaillible d'un bon moral et il dénote chez ceux qui surveillent leur accoutrement un certain sens de la dignité.

Nous ne sommes pas des squatters, loin de là. Mon petit carré coûte à lui seul mille dollars par mois, du moins c'est ce qu'on m'a dit, c'est le prix demandé. Nous n'avons jamais pu vérifier, puisque cette allocation nous est accordée par EN HAUT et qu'elle est, semble-t-il, déposée

pour nous, à notre nom, puis retirée automatiquement pour payer différents frais inhérents à l'entretien du parc. Mais aujourd'hui, que valent mille dollars, n'est-ce pas? Et qui aurait pu amasser autant d'argent ces dernières années? Il y a vingt ans, nous faisons tous, sans exception, partie de la classe privilégiée et nous tenions encore le coup il y a dix ans à peine, mais aujourd'hui... aujourd'hui, que reste-t-il des moyennement nantis? Cette somme nous est dévolue pour services rendus, disent-ils (on ménage notre sensibilité), une somme dérisoire étant donné le coût du logis et la valeur réelle d'un billet de mille. Pour le reste, on se débrouille. Quelques-uns d'entre nous avaient caché de l'argent un peu partout dans les jardins ou les terre-pleins, rapidement, à la dérobee juste avant la grande débâcle. De toute façon, il ne reste plus beaucoup de denrées accessibles, sinon quelques boîtes de conserve, quelques produits séchés ou en poudre offerts à des prix excessifs par des vendeurs itinérants et sans scrupule qui nous visitent une ou deux fois par mois. Nous récoltons il est vrai quelques légumes et menus fruits frais dans le jardin communautaire aménagé aux quatre coins du parc, mais les hivers sont difficiles. Pas de viande. Pas de lait pour les jeunes. Mais, voilà. Voilà. Quand on pense que des familles entières errent dans les rues de la ville, nous nous considérons hautement favorisés. Nous ne nous plaignons pas. Pas vraiment. Enfin pas jusqu'à il y a quelques mois, deux ou trois peut-être. La situation change. Nous n'osons pas encore en parler ouvertement. Le moral, n'est-ce pas! Mais chacun y songe, c'est bien évident. Comment pourrait-il en être autrement?

Chaque famille établie dans le parc, en plus de son petit terrain, avait droit à un panier d'épicerie, vide il va sans dire. Nous en avons beaucoup ri au début. Ce petit chariot de métal nous paraissait ridicule en comparaison de la voiture qui, autrefois, attendait devant la maison de briques, puis il s'est vite révélé très pratique, pour ne pas dire indispensable, et chacun à sa façon l'asticote, le bichonne, lui accorde le rang qui lui revient de droit. Certains, plus méfiants, l'accrochent à leur couche, de jour comme de nuit, ou à un vieil anneau rouillé, miraculeusement préservé du pillage. Et peut-être ont-ils raison,

car depuis quelque temps, les chariots disparaissent. Mais les voleurs ne sont pas parmi nous. Nous en sommes sûrs. Nous vivons à la manière d'une grande famille et, de plus, qui de nous pourrait, dans le parc, en plein air, cacher un panier? Non. Le rapt se fait à un autre niveau, pour des raisons obscures et vise un but précis qui nous échappe.

Leur nombre diminue de jour en jour. Au début, il s'agissait de vols isolés et nous n'y avons pas vraiment fait attention mais maintenant la situation devient critique. Comment s'y prennent-ils? Nous avons posté des vigiles, comme des épouvantails, dans les quatre potagers, et quatre au centre. Les disparitions continuent toujours. Elles ont diminué, c'est vrai, mais pour nous, chaque appauvrissement est un drame.

EN HAUT, on nous tolère, tout au plus. Et notre départ serait bienvenu, nous le savons. Les pressions pour nous déloger se font de plus en plus sentir. La semaine dernière, l'eau, dans les sanitaires, s'est mise à manquer. L'eau froide, bien sûr, nous n'avons jamais eu droit à l'eau chaude. Et puis les toilettes proprement dites ont commencé à refouler malgré toutes les précautions que nous prenons. Chacun de nous a une tâche bien précise et une équipe « spécialisée », avec des outils de fortune, veille à l'entretien des urinoirs et des cabinets. Mais plus rien n'y fait. Nous avons beau travailler d'arrache-pied, la tuyauterie ne répond plus. Il y a belle lurette qu'un réparateur officiel n'y est passé. Il serait illusoire d'essayer d'en contacter un. Par ailleurs, une règle tacite existe entre les locataires : il est strictement défendu de faire ses besoins en plein air. Mais voilà, on nous y incite, et comment faire autrement?

En laissant les toilettes publiques à l'abandon, on nous y contraint, de sorte que la mésentente risque à tout moment d'éclater à l'intérieur même de notre petite communauté. En s'attaquant aux besoins essentiels, c'est notre dignité et notre moral qu'on ébranle, les deux piliers indiscutables de notre survie. Ah! Vraiment! Ils savent comment nous anéantir. Mais qu'espèrent-ils? Notre désertion? Veulent-ils récupérer les lieux? Nous isoler dans nos derniers retranchements? Nous condamner à la rue comme les autres? La vision à ciel ouvert d'une pauvreté

constante et affichée est-elle si dure à supporter? Leur stratagème provoquera, par l'intérieur, le non-respect de nos propres règles et eux, au bout du compte, n'y seront pour rien. On dira que nous ne savons pas nous organiser. On fera la preuve par l'absurde. Oui, vraiment, ils sont habiles.

D'autres indices, ceux-là plus subtils, nous font croire à un prochain bouleversement. Le soir, presque tous les soirs, nous nous réunissons au centre-nord du parc. Outre les quatre pointes de verdure, nous avons réservé là un carré de ciment un peu plus grand que les autres qui tient lieu de place publique. La « Place » est strictement réservée aux regroupements. C'est notre échappatoire. Nous ne saurions subsister sans elle. Il ne reste pas beaucoup de divertissements et notre distraction vespérale est simple. Debout, tous ensemble, tassés les uns sur les autres, nous observons le ciel. Nous tentons d'y déceler les rares étoiles traversant par miracle l'épais brouillard couvrant en permanence une voûte elle aussi de plus en plus rétrécie. Mais ce qui nous passionne vraiment, ce sont les oiseaux.

Il n'en vient pas toutes les nuits, et voilà bien là tout l'intérêt. C'est chaque fois l'attente, le désir, puis le firmament s'ouvre; c'est une cassure dans la routine, une promesse de beauté folle, un peu comme autrefois, dans les festivités collectives, nous attendions les feux d'artifice qui, chaque fois, nous laissaient, petits et grands, ravis et pantois. Quand ils viennent, c'est par bandes et tous les cous se tendent. Une plumée de neige brune plonge, en horde et à tire-d'aile, puis s'arc-boute quelques secondes, planant un peu plus bas, en creux; alors ils remontent lentement, toujours en formation au-dessus de la foule frémissante et on songe à un drap de soie se déployant lascivement au grand vent, sur la corde, dans un après-midi éblouissant de lumière. Car ils sont la lumière. Pour un instant, leur grâce spontanée fait exploser le ciel. Et alors voilà le jeu. C'est à qui le premier apercevra l'oiseau blanc annonciateur, l'éclaireur, alors les autres ne sauraient tarder. Ben est expert à ce jeu. Ses yeux sont infaillibles. Il peut rester des heures le cou allongé vers le ciel. Jamais il ne se fatigue. C'est notre champion et ses enfants, malgré une indifférence feinte, en sont très fiers. Moi aussi d'ail-

leurs. Il gagne à tous coups. Il n'est pas mon ami pour rien.

Nous attendons tous le signal et quand Ben dit : « Le voilà, il vient », alors le désir atteint son paroxysme. C'est chaque fois le même émerveillement, la même euphorie. Nous applaudissons à tout rompre, Alors il arrive, lui, le majestueux, et il plane sur la Place les ailes déployées. Il en fait deux ou trois fois le tour et, lentement, de façon ostentatoire, sous des salves de « ah! » et de « oh! », il fait pour nous, du moins nous voulons bien le croire, son numéro de grande vedette.

Venait-il avant notre arrivée? Est-il « conscient » de la foule en délire et de l'ébahissement qu'il suscite? Ou simplement, en bon chef, trace-t-il pour ses pairs la trajectoire à suivre? Et quand les autres, ses compères, en pointe et en silence, le rejoignent, alors humble tout à coup il s'éclipse, au ralenti toujours et monte très haut jusqu'à ne plus être qu'un point blanc, une toute petite lumière dans le grand tableau. Une masse brun-gris, sombre et chargée comme un boomerang, traverse alors notre territoire et, dans un grand déplacement d'air, trace des arabesques muettes, puis prend la direction sud. On n'entend que le froissement luxuriant des ailes, pas un cri, pas un son, un dessin large et parfait, une chorégraphie lisse et sinueuse glisse dans le ciel peuplé du seul silence des oiseaux. En bas, c'est le silence aussi, respectueux, figé, ponctué du rythme de nos exclamations.

Qu'advient-il de l'oiseau blanc? Les rejoint-il plus loin dans leur voyage, est-il le même à chaque traversée? Et pourquoi chaque fois ce trou béant, cette impression subite de vide absolu? Est-ce cela, le désenchantement? Nous a-t-on abandonnés, laissés pour compte? Les respirations retombent. Alors le silence, vraiment cette fois, pour quelques secondes occupe la Place entière, descend en chacun de nous, comme après l'amour les amants rassasiés se retirent, paralysés, inertes au fond du lit. C'est cet instant de suspension entre ciel et terre que choisit Marie-Lune pour déployer ses ailes et continuer pour nous la danse de l'oiseau. Tout doucement, en catimini, elle s'avance, dans l'épaisseur des soupirs et, aérienne, elle soulève une à une ses jupes à volants, découvrant pour quel-

ques secondes ses jambes de sauvage, oh! pas longtemps, une toute petite portion de temps, alors elle commence à tourner sur elle-même dans une valse jaune et rouge puis discrètement, très délicatement, elle augmente le rythme. Les hommes retiennent alors leur souffle, les femmes détournent le regard et entament avec eux la conversation. Des propos banals et sans conséquence : le temps d'aujourd'hui, la pluie d'hier, le nombre de fraisiers à ensemer, la nécessité de changer quelques toiles déchirées. Et les hommes se prêtent au jeu. Apparemment désintéressés du déhanchement de plus en plus frénétique de Marie-Lune, ils offrent une oreille attentive au babillage des femmes tout en jetant un œil délibérément distrait aux circonvolutions de la danseuse. Mais personne n'est dupe. Sans vraiment l'entretenir, cette gêne collective et soutenue, par son insistance, du fait même de son insistance à ne pas vouloir exister, encourage la performance. C'est un exercice sain. Nous le savons, Marie-Lune exprime pour nous, pour chacun de nous en même temps que pour l'ensemble, le trop-plein, le débordement d'une sexualité exacerbée, trop souvent retenue, comprimée, rétrécie, (il y a peu de place ici pour l'intimité et les grands ébats). Elle est notre exutoire et nous lui en sommes très reconnaissants. C'est pourquoi, d'un commun accord, nous évitons toute provocation en même temps que tout ostracisme. Nous savons garder la mesure exacte des choses, par instinct collectif, pourrait-on dire. Elle est notre dérèglement mesuré, notre égarement consenti.

Et quand elle commence à se déshabiller, à moitié emportée par une fièvre intérieure et sans frein, soudain nous applaudissons. C'est chaque fois le même stratagème. Le claquement sec de la foule la ramène instantanément à la réalité. Elle s'arrête alors en plein milieu d'une pirouette et salue. Alors, satisfaite et vidée, elle ramasse un à un ses haillons. La foule, réservée, se disperse et chacun, soulagé, retourne à ses occupations.

Il en était ainsi jusqu'à il y a quelques mois. Mais voilà. Voilà. Le rythme est rompu. La belle insouciance s'en est allée. L'inquiétude, en douce, sournoisement, s'installe.

Au début, c'était un jeu. Une complicité joyeuse entre les oiseaux et nous. Mais un changement minime, imperceptible à cause de la lenteur même du processus, une très très légère déviation progressivement prend forme. Voilà. Ils volent de plus en plus bas. Sont-ils à ce point familiers? Ont-ils surmonté la peur de l'humain jusqu'à se laisser apprivoiser par nous? Cherchent-ils à établir un lien plus serré?

Malgré la fascination d'une pareille éventualité, l'appréhension monte à mesure de leur descente. Ils semblent irrésistiblement attirés vers le bas, ils se meuvent avec un peu moins d'assurance et quelquefois il arrive qu'une aile frôle une chevelure en surplomb. Alors la foule au grand complet, prise d'un délicieux vertige, baisse sa grande tête. Quel est leur but? Le font-ils exprès ou subissent-ils comme nous une pression invisible les forçant à quitter leur territoire? Et dans ce cas, visent-ils le nôtre? Cherchent-ils à nous intimider, à peu à peu nous évincer pour à leur tour prendre possession des lieux?

Nous en avons parlé, Ben et moi, oh!... pas beaucoup. Un peu. Juste ce qu'il faut. Ben a dit, comme ça, en riant, ses paroles ne portaient pas vraiment à conséquence : « On dirait un immense troupeau kamikaze. » C'est une belle image. Mais en y repensant bien... oui... peut-être a-t-il raison... Nous n'avons pas approfondi. Sont-ils si désespérés? Les force-t-on à quitter les airs? Ont-ils le choix? Et pouvons-nous les accueillir?

La terre est un immense damier chinois. Ils prendront le parc. Nous prendrons la rue. Et ceux de la rue, les plus pauvres que nous, où se réfugieront-ils? Le damier est petit. Pas un carré de plus. Pas un carré de moins. La terre déborde.

Qui d'eux ou de nous mangera l'autre?

Ce matin, c'est la consternation. En plein milieu du potager, un panier. Cette fois plein. Dedans, affalés les uns sur les autres, une douzaine d'oiseaux... morts.

Ben a parlé d'amour.